

l'oiseau. La princesse et l'oiseau se taisent, le cheval ne mange pas jusqu'à ce qu'arrive le héros. On voit que c'est la version basque.

Dans Kennedy, le complot des frères fait défaut.

Le renard se trouve à la fin être le frère de la princesse.

Le conte basque se conclut comme il a commencé, par une imitation de *Jean de Calais*.

Ce récit fait pauvre figure à côté de ses trois similaires, riches en détails intéressants.

Le Petit roi Jeannot. Trois fils d'un roi partent à la recherche d'un merle blanc qui rajeunit et de la belle aux cheveux d'or. Jeannot, le plus jeune, paie les dettes d'un mort, que ses créanciers refusaient de laisser enterrer, et trouve sur sa route un renard, qui le secourt dans la conquête des deux trésors. Ses deux frères le jettent au retour dans un précipice. Le renard l'en tire. Jeannot rentre chez son père, fait chanter le merle, sourire la belle, et chasser ses frères. Le renard est l'âme du débiteur que Jeannot a fait enterrer.

Le conte réunit donc les deux types : l'oiseau dont le chant guérit et celui qui suit : la belle aux cheveux d'or.

102. LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

« Il y avait une fois une jeune princesse dont les cheveux étaient d'or et elle était si belle qu'il n'était pas un prince, à cent lieues à la ronde, qui n'eût fait demander sa main. Mais la belle aux cheveux d'or avait refusé tous les partis.

Parmi les prétendants évincés se trouvait un roi qui avait plus donné de fêtes, plus fait de folies que les autres ensemble et qui passait ses jours et ses nuits à se désespérer.

Un petit page qu'il avait à son service, prenant part à ses chagrins, dit un jour à ses camarades : « Le roi est bien bon de prendre tant à cœur les refus de sa maîtresse. Que ne l'enlève-t-il, comme on voit dans les histoires ? S'il voulait seulement m'en donner la commission, je me charge de lui amener tout seul la belle aux cheveux d'or. »

Le propos du page courut tout le palais, et en courant il changea tellement par la malignité des gens, que celui qui l'apporta

enfin au roi lui dit : « Sire, Abèla votre page a prétendu que vous êtes trop vieux et que c'est pour cela que la belle aux cheveux d'or a refusé de vous prendre pour époux. »

Le roi, outré qu'on le dit vieux, fit mettre Abèla en prison. Le page, scellé entre quatre murs, pendant les plus belles journées de l'été, et qui n'avait rien à se reprocher, ne cessait de pleurer en répétant : « Quel mal si grand ai-je donc commis ? Est-ce offenser le roi que de me vanter que je lui amènerai, s'il m'en donne l'ordre, la belle aux cheveux d'or. »

Or le geôlier, qui avait l'habitude d'écouter aux portes des pauvres prisonniers, entendit les plaintes d'Abèla et les alla rapporter au roi. Le roi fit venir son page devant lui : « Beau page, dit le roi, on me rapporte que vous vous êtes vanté de m'amener la belle aux cheveux d'or. Je vous somme de tenir cette parole ; sinon je vous ferai couper le cou. »

Abèla s'inclina devant le roi et partit plus embarrassé qu'il n'eût voulu le dire, mais confiant dans son jeune courage.

La route côtoyait une rivière gonflée par les pluies d'orage, et le flot avait jeté sur la rive un gros poisson qui pâmait. Le page, saisi de compassion, poussa doucement le poisson dans l'eau et le flot l'emporta. Mais après avoir fait un plongeon il revint près du bord : « Merci, beau page. Tu m'as sauvé la vie, dit le poisson ; si je puis te rendre un jour la pareille, compte que je n'y manquerai pas. »

Abèla continua son chemin, riant en soi-même de la promesse du gros poisson. La route, laissant le bord de la rivière, entraît dans une forêt. Des braconniers y avaient tendu des filets où un corbeau empêtré se démenait en poussant des crò, crò aigus. « Autre bête dans l'embarras, dit le page, délivrons-le, quoiqu'il chante mal. » Ce fut l'affaire d'un instant. Le corbeau dépêtré donna un vigoureux coup d'aile et se perchait sur une haute branche à l'abri des filets, il dit au page : « Merci de m'avoir sauvé la vie ; si je puis un jour te rendre la pareille, compte que je n'y manquerai pas. »

Abèla continua son chemin, riant de la promesse du corbeau. La nuit venait. Tout à coup il entendit un grand bruit de coups d'ailes et de coups de bec avec des cris furieux et il aperçut un hibou se défendant avec peine contre un aigle qui l'assaillait : « La partie n'est pas égale, pensa Abèla, et je dois mon secours

au plus faible. » En disant cela, le page s'avança, la canne levée contre l'aigle. Mais l'aigle ne l'attendit pas. Le hibou alla se réfugier dans son trou, puis mettant la tête dehors il dit à Abèla : « Merci, beau page ; tu m'as sauvé la vie ; si je puis te rendre un jour la pareille, compte que je n'y manquerai pas. »

« Ils se sont donné le mot, disait Abèla en continuant sa route. Avec le concours d'un poisson, d'un corbeau et d'un hibou, mon cou est en sûreté. »

Enfin il arriva, sans autre aventure, au château de la belle aux cheveux d'or. Et quand il fut admis chez elle, il lui expliqua avec toute la grâce qu'il pût la mission dont il s'était chargé un peu à la légère. La belle l'interrompit dès les premiers mots. Elle ne voulait pas se marier, elle se souciait du roi comme de rien. Il était vieux ; il était laid. Mais comme le page, dans son dévouement, insistait en vantant les grandes qualités de son souverain, elle finit par lui dire, pour s'en débarrasser : « Quand tu m'auras rapporté la bague en diamants que j'ai laissée choir dans la mer, tu pourras m'emmener chez le roi. »

Voilà comment l'audience se termina et le page s'en alla rêver au bord de la mer, au moyen de trouver une bague sous cent brasses d'eau, dans un endroit indéterminé. Pendant qu'il rêvait, il s'entendit appeler et il vit un gros poisson qui élevait sa tête au-dessus de l'onde tranquille. Il tenait entre ses dents une bague étincelante, la bague même de la princesse. Le page remercia le gros poisson, lui dit qu'il resterait toujours son obligé et courut porter la bague de la princesse. Elle prit la bague, y jeta un seul coup d'œil et la passa à son doigt :

« CE N'EST PAS TOUT, dit-elle ; nous avons ici autour un géant sans pitié qui est l'effroi de la contrée. Tu ne m'emmèneras pas, avant de nous avoir débarrassés de ce géant. »

C'était bien une autre affaire que de pêcher un diamant. Où était-il, ce géant ? Quelles armes employait-il ? Comment en venir à bout ? Le corbeau vint à lui : « Ne te sers point d'autre arme que de ton makhila, dit le corbeau, et frappe aux jambes de toutes tes forces. C'est la partie sensible du géant. Moi, je menacerai sa tête et lui arracherai les yeux ». Le page, plein de confiance dans l'aide du corbeau, — l'aventure du poisson l'avait rendu sage — manœuvra si bien son makhila qu'il cassa une jambe au géant

pendant que le corbeau lui crevait les yeux ; et quand le géant fut par terre, il lui coupa la tête et la porta à la princesse.

La belle aux cheveux d'or ne daigna pas jeter les yeux sur la tête du géant :

« CE N'EST PAS TOUT, dit-elle. Au fond d'un puits, quatre dogues gardent une fontaine dont l'eau a la vertu de conserver une éternelle jeunesse à ceux qui s'en lavent. Je veux que tu me rapportes une fiole de l'eau de Jouvence ».

Abèla prit la fiole, tout découragé. Il se croyait au bout de ses épreuves. Et maintenant comment descendre dans ce puits et venir à bout de ces quatre dogues ? Le hibou vint à son secours : « Donne moi cette fiole, dit le hibou. Quand la nuit sera venue et que les dogues dormiront, je descendrai sans bruit au fond du puits et je remplirai la fiole d'eau de Jouvence ».

Cette fois, lorsque le page, tenant en main la fiole pleine, se présenta devant la belle aux cheveux d'or, elle le regarda enfin et sourit. Puis elle lui dit :

« C'EST TOUT MAINTENANT, et je suis prête à vous suivre ».

Le page et la princesse allèrent donc trouver le roi.

Mais qui s'y serait attendu ?

Quand le roi vit entrer son jeune page et la princesse, aussi beaux l'un que l'autre, voilà que le roi sourit aussi. Puis il mit la main de la belle aux cheveux d'or dans la main du page.

Et puis il s'en alla. »

Cf. Erben (tr. Chodsko) : *Dieva Zlato Vlaska*. — Luzel (arch. des missions scient. v. VII, p. 190) : *la princesse de Tréménézaour*. — Mme d'Aulnoy : *la belle aux cheveux d'or*.

Zlato Vlaska. Un valet a encouru la disgrâce de son maître, pour lui avoir dérobé la connaissance du langage des oiseaux. Il doit lui ramener la princesse aux cheveux d'or. Pendant le voyage, il sauve du feu un nid de fourmis, de la faim deux corbeaux, de la poêle un poisson. Le roi, père de Zlato Vlaska, lui accordera sa fille pour son maître s'il accomplit trois tâches : 1° ramasser des perles éparses dans une prairie ; 2° repêcher un anneau tombé dans la mer ; 3° rapporter une fiole d'eau de la vie et d'eau de la mort. Les fourmis réunissent les perles ; le poisson pêche la bague, les corbeaux apportent les fioles. Mais il faut de plus que

le valet reconnaisse Zlato Vlaska parmi ses onze sœurs, toutes semblables à elle, sauf la chevelure. Une mouche l'aide dans cette dernière épreuve. Il revient chez le vieux roi son maître avec la belle, et le roi lui fait couper le cou. Zlato Vlaska le ressuscite avec l'eau de la vie, plus beau et plus jeune. L'expérience paraît si belle au vieux roi qu'il veut la tenter. Mais les fioles sont vides et il ne ressuscite pas. Les deux jeunes gens se marient.

C'est la conclusion du conte basque, avec un incident en plus.

La princesse de Trémèzeauour a aussi des cheveux d'or. Un palefrenier du roi en a trouvé une mèche et le roi ordonne à Gwillern d'aller lui chercher la belle qui porte de tels cheveux. Il monte une pouliche fée qui lui donne ses conseils dans les cas embarrassants. En chemin il rejette à l'eau un poisson qui pâme, il délivre un géant enchaîné. La princesse veut essayer la pouliche qui l'emporte avec Gwillern chez le roi. Elle ne l'épousera que lorsqu'on lui aura rapporté son anneau tombé dans la mer, amené son cheval (une bête enragée), et apporté son propre château. Le poisson, la pouliche, le géant viennent à bout de ces aventures. Le roi épouse la princesse, Gwillern une autre princesse, qui était la pouliche.

Plusieurs éléments étrangers se joignent au récit fondamental. L'éducation de la pouliche, et tous ses exploits se retrouvent en effet dans d'autres contes : V. Grimm et Dasent. *Dapplegrim*.

Le langage des oiseaux dérobé paraît aussi une addition au conte tchèque. V. Grimm, *la langue des bêtes*.

Les deux types ont d'ailleurs plusieurs épreuves communes.

Le conte de Mme d'Aulnoy a laissé sa trace dans notre récit. Un *page* basque a-t-il jamais existé ?

103. L'ÉPOUSÉE A LA RECHERCHE DE SON MARI

Un père avait trois filles, plus jolies l'une que l'autre.

Un jour qu'il était allé à la chasse, il entendit un terrible bruit dans la forêt et vit venir à lui un Heren-Sugué d'aspect effrayant qui renversait un arbre de chaque mouvement de sa queue. Ce Heren-Sugué s'arrêta devant le chasseur et, d'une voix qui ressemblait au mugissement de cent bœufs, lui dit : « Si tu ne me donnes pour femme une de tes trois jolies filles, je ne ferai de toi